

LE PÈRE GUILLAUME DE BERTIER DE SAUVIGNY, EUDISTE

1912-2004



Au moment d'essayer de retracer le portrait et la vie du P. Guillaume de Bertier, nous avons encore la joie d'avoir parmi nous quelqu'un qui l'a connu depuis son enfance, et qui a partagé avec lui non seulement les années de collège, mais aussi sa formation sacerdotale et eudiste. Cet ami a écrit sur lui quelques lignes d'adieu qui me semblent bien redire le souvenir qu'il nous laisse :

« Merci, cher Père

*- d'avoir pratiqué avec tant de persévérance l'ascèse du travail intellectuel,
- d'avoir su donner au monde universitaire le témoignage du plein accord de la foi avec l'exigence d'une haute culture intellectuelle,
- d'avoir eu à cœur de servir l'Église et notre société des Eudistes, là où il vous le fut demandé,
- d'avoir su garder malgré votre notoriété la simplicité et la gentillesse de cœur que l'on vous connaît... »*

Il me semble que ces mots d'amitié, écrits par le Père Louis Barbé, conviennent particulièrement au moment de tracer à grands traits la vie de celui dont la discrétion a parfois empêché certains d'entre nous de bien découvrir la richesse intellectuelle, cordiale et spirituelle.

LES ANNÉES DE JEUNESSE

Guillaume de Bertier de Sauvigny est né à Boulogne-sur-Mer, le 21 mars 1912. Il était l'aîné des fils de Pierre-Léon de Bertier et de Emma Osterrieth, de nationalité belge. Deux autres enfants allaient suivre : Emmanuel et Alfred. La famille habitait Versailles, ville qui comptait alors de nombreuses familles d'officiers, appartenant souvent à la noblesse d'ancien régime. Très discret sur sa famille, il disait : « Mes ancêtres n'ont émergé des registres paroissiaux qu'à la fin du XVI^e siècle ». Mais elle gardait la mémoire de deux des toutes premières victimes de la Révolution, intendants de Paris, assassinés en 1789, avant même le 14 juillet.

La guerre de 1914 allait amener pour la famille une terrible épreuve. Trois mois après le début du conflit, le comte de Bertier fut tué, le 15 octobre 1914, laissant trois orphelins. Madame de Bertier demeura à Versailles et son fils aîné fut inscrit au Collège Saint-Jean que, depuis trente ans, les Eudistes avaient fondé dans le quartier de Glatigny, au nord de Versailles. Entré en 6^e en 1921, il devait y faire toutes ses études secondaires.

Les palmarès des « Distributions des Prix » témoignent des bons résultats du collégien ; on est étonné de ne pas le voir titulaire de nominations en Histoire et Géographie. En revanche, le premier prix d'anglais lui était réservé, et quand arrivèrent les baccalauréats, la mention « Assez bien » accompagne la première partie en 1928 et la seconde (philosophie) en juillet 1929.

LE SÉMINAIRE

Entré au noviciat des Eudistes à Gyseghem, en Belgique, le 21 septembre 1929, il y poursuit ses études ecclésiastiques jusqu'en 1936. C'est à Gand qu'il reçoit le diaconat le 19 avril 1936, et la prêtrise le 28 juin de la même année.

LA GUERRE DE 1939-1940, L'OCCUPATION ET LE RETOUR

Nommé en 1937 à Versailles, au collège Saint-Jean, il y est, pendant deux ans, surveillant des grands et professeur d'histoire en 3^e et dans les classes terminales.

À la déclaration de guerre, le P. de Bertier est mobilisé dans le Groupe Sanitaire Divisionnaire de la 3^e division légère mécanique, près de la frontière belge ; il a raconté dans ses *Notes de guerre* les péripéties de cette guerre, la débâcle. À l'armistice, il se retrouve avec son Groupe Sanitaire dans le sud-ouest de la France ; démobilisé, il décide de rentrer à Versailles à bicyclette (il n'y avait alors aucun autre moyen de locomotion). Le *Journal de l'Occupation* continue les *Notes de guerre* : « Je sais par expérience, écrit-il, combien il est intéressant d'avoir des témoignages sur l'état de l'esprit public dans les périodes comme celles-ci. Je me suis efforcé surtout de rapporter tous les bruits qui sont lancés, afin de les comparer plus tard aux événements, et d'en tirer des conclusions sur la façon dont naissent et s'augmentent les bobards ».

De 1940 à 1947 il redevient professeur d'histoire à Saint-Jean de Versailles, puis dirige la revue *Notre Vie* de 1947 à 1951.

L'ENSEIGNEMENT, LA RECHERCHE ET LES PUBLICATIONS

1. La Restauration

Le 28 janvier 1948, il devient docteur ès lettres, avec une thèse sur Ferdinand de Bertier. Appelé à l'Institut catholique de Paris en 1948 comme chargé de cours, puis comme professeur (1956), il y assure un enseignement d'histoire moderne et contemporaine, spécialement le XIX^e siècle français et les relations internationales à la même époque. Professeur honoraire en juillet 1976, il est, à sa demande, mis à la retraite par anticipation.

Dès 1956, il est professeur invité dans plusieurs universités des Etats-Unis pour des cours semestriels ou des cours d'été (Indiana, Colorado, Philadelphie, Michigan, Californie), et à l'université hébraïque de Jérusalem en 1966.

Un travail considérable avait rendu le nouveau docteur familier de tous les hommes, de tous les mouvements politiques de la période 1814-1830 ; on pouvait souhaiter voir surgir un ouvrage de synthèse, dans la ligne des grandes séries historiques, et accessible au grand public. Devenu familier de l'histoire politique de cette période, le P. de Bertier dut se familiariser aussi avec son histoire économique, sociale, religieuse, et sa vie intellectuelle et artistique. Il en sortit un ouvrage, *La Restauration*, édité par Flammarion en 1955, maintes

fois réédité, dont les 650 pages constituent une véritable synthèse sur la Restauration en France, y compris sur la vie intellectuelle dynamique de l'époque et sur l'éclosion littéraire du romantisme. Dans la suite, beaucoup d'autres études, en particulier sur Chateaubriand, compléteraient cet ensemble.

2. Autour de Metternich

S'étonner de voir le P. de Bertier consacrer des années de travail à Metternich, le chancelier d'Autriche, ce serait oublier la place qu'a tenue dans l'histoire de l'Europe cet homme politique incontournable, qui « régna » à Vienne durant quarante ans de 1809 à 1848. Il n'avait guère été étudié en France. Et Henry Kissinger, le grand spécialiste américain du chancelier de Vienne, avait quelque peu négligé d'étudier ses rapports avec la France. Les « Archives d'État » de Vienne promettaient donc des découvertes. Ainsi s'explique que, dès 1959, parut un *Metternich et son temps*. Dix ans plus tard, commença la publication d'une série : *Metternich et la France après le Congrès de Vienne* en trois gros tomes successifs : « De Napoléon à Decazes » (1968) ; « L'Époque des grands Congrès » (1970), et, en 1971, « Au temps de Charles X ». Enfin, pour conclure, chez Fayard, une biographie du célèbre chancelier, qui devait être reprise et développée en 1998. C'est dire que le « Cycle Metternich » a été un des plus importants ensembles des travaux du P. de Bertier.

3. À la découverte des États-Unis

Familiarisé depuis son enfance avec la pratique de l'anglais, Guillaume de Bertier aurait certes aimé connaître dès sa jeunesse les États-Unis où il avait des relations familiales. Longtemps il s'était contenté d'admirer le Nouveau Monde dans la collection du *National Geographical Magazine* qui ornait son bureau... L'occasion se présenta enfin d'un premier voyage de découverte. Allaient désormais se succéder des invitations de voyage, des propositions de cours dans plusieurs universités américaines.

Ces nombreux voyages allaient donner au professeur une grande familiarité avec la vie des universités américaines. De plus, à force de se documenter sur la vie politique des États-Unis au début du XIX^e siècle pour éclairer l'histoire de la France à la même époque, il accumula toute une documentation sur les voyages et impressions des voyageurs américains. Les États-Unis, qui venaient de voir se dérouler en France les incroyables aventures de la Révolution et de l'Empire, étaient très avides de découvrir ce qu'était devenue la France, leur alliée de la guerre d'Indépendance, séparée depuis trente ans par la guerre et le blocus continental. Cette curiosité explique l'attrait des 300 000 voyageurs américains qui parcoururent la France à cette époque.

Sans explorer toutes les correspondances de cette époque, en s'en tenant aux sources imprimées, et à la période bien définie de 1814 à 1848, le P. de Bertier a ainsi accumulé une documentation considérable sur la France et les Français découverts par ces voyageurs, curieux, enthousiastes ou critiques. C'était un sujet original, sur lequel le P. de Bertier, moins limité par les obligations de l'histoire officielle, a pu déployer un regard bienveillant, et une plume aisée.

Ce travail aboutit à deux volumes, de 422 et 340 pages publiés chez Flammarion en 1982 et 1985, auxquels il convient d'ajouter *La Révolution parisienne de 1848, vue par les Américains*, Paris 1984.

4. Histoire de Paris

Parmi les œuvres maîtresses du P. de Bertier, il ne faut pas manquer de signaler sa contribution au grand ouvrage consacré à l'histoire de Paris ; il semble avoir été heureux

d'être pressenti pour réaliser le tome intitulé *Nouvelle histoire de Paris ; la Restauration*, 526 pages, paru en 1977, dont le P. Alain Thiébaud a écrit, dans *Vie Eudiste en France* n° 17, une excellente présentation.

5. Les manuels scolaires et 1' « Histoire de France »

Connaissant sa disponibilité et l'aisance de sa plume, les éditions scolaires de Gigord ont aussi demandé au P. de Bertier des manuels pour les classes de seconde, première, terminale. Ces manuels ont connu diverses éditions de 1960 à 1980. Les Éditions du Seuil lui ont également demandé de collaborer au tome IV de leur *Nouvelle Histoire de l'Église* parue en 1966, et qui a connu de multiples traductions en allemand, anglais, italien, néerlandais, portugais.

Mais le Père s'est particulièrement intéressé à un petit manuel qu'il a rédigé pour les étudiants débutant en histoire, et surtout pour les étudiants étrangers qui abordaient l'histoire de France avec une totale ignorance, sans aucun repère. C'est pour eux qu'il a réalisé, avec un soin particulier, un petit précis d'histoire de France, des origines à nos jours, paru chez Flammarion en 1977, qui a été bien des fois réédité et traduit. Il estimait en effet qu'il n'était pas possible de faire progresser la réflexion historique si elle ne pouvait s'appuyer sur un réseau serré de noms, de dates, d'événements précis ; et c'est justement cette trame qu'il voulait fournir aux apprentis historiens. Cette « histoire de France » en 500 pages e eu un très grand succès.

6. D'autres ouvrages encore...

Enfin, sans pouvoir rendre compte de toutes les études et de tous les articles parus dans de nombreuses revues et encyclopédies autour de questions et de personnalités diverses du XIX^e siècle (on compte plus de 25 articles sortis de sa plume dans la seule *Encyclopedia Universalis*), il ne faut pas oublier les deux derniers ouvrages qu'il a composés et qui l'ont ramené sur les chemins de sa jeunesse, vers sa double vocation d'historien et de prêtre eudiste.

- Fidèle au trésor de famille qui lui avait permis de fonder sa carrière d'historien en 1948, Guillaume de Bertier de Sauvigny a tenu à publier le texte même des écrits du fondateur des « Chevaliers de la Foi » paru chez Tallandier en mars 1990 : les « *Souvenirs inédits d'un conspirateur* », ceux du Comte Ferdinand de Bertier.

- Répondant à l'incitation amicale du Père Pierre Drouin, supérieur général des Eudistes, malgré l'âge et la fatigue, il a replongé dans l'histoire religieuse du XVII^e et du XVIII^e siècles, en composant pour sa Congrégation les débuts d'une *Histoire générale de la Congrégation des Eudistes*. Leur fondateur, saint Jean Eudes, était mort en 1680. Et, jusqu'à la Révolution de 1789, la Congrégation qu'il avait fondée s'est consacrée à la formation du clergé en créant les premiers séminaires de Normandie et de Bretagne. Familier des structures de l'Église d'Ancien Régime, le vieil historien était évidemment le mieux placé pour faire revivre la vie et les travaux de ses confrères du XVIII^e siècle.

Le P. de Bertier accepta ce défi. Afin de retrouver sur place non seulement les archives, mais tous les souvenirs qui s'attachaient aux demeures et aux églises d'autrefois, il s'astreignit à revisiter les cités où avaient vécu ses confrères, trois siècles plus tôt. Mais le travail était devenu plus pesant : n'oublions pas que notre confrère avait largement dépassé quatre-vingts ans. Dans une lettre du 4 mars 1994, il écrivait à son Supérieur Provincial :

« Ne vous faites pas trop d'illusions sur l'avancement de mon travail. Peut-être parce qu'il m'ennuie un peu ou que la vieillesse me ralentit, je n'avance guère. À voir ce qui reste à faire, il me faudra bien deux ans ! »

Et, le 15 septembre 1995, il écrit, d'Évreux :

« J'avance à la vitesse de l'escargot ; j'en aurai encore pour plus d'un an ! C'est un peu pour moi ce que fut la Vie de Rancé pour Chateaubriand : le dernier pensum assumé pour gagner quelques derniers mérites... »

Mais la tâche fut menée à bien, et, à la fin de 1999, les Eudistes purent accueillir avec reconnaissance ce qui fut le dernier ouvrage de leur confrère : *Au service de l'Église de France, les Eudistes de 1680 à 1791*. Cet ouvrage de 630 pages, M. Irénée Noye, archiviste de la Compagnie de Saint-Sulpice, l'a salué dans la *Revue d'Histoire de l'Église de France* (janv. 2001) : *« ...L'auteur a situé ce premier siècle de l'histoire de sa congrégation dans le cadre de l'Église de France... Les deux derniers chapitres décrivent le naufrage de 1790-1791, la suppression de la congrégation, la dispersion, les victimes, les exilés, les pasteurs clandestins... L'ensemble, solidement étayé, a de plus le mérite de se lire agréablement... »*

Quant au P. Pierre Drouin, le supérieur général qui avait su décider le P. de Bertier à mettre ainsi en valeur le trésor des origines eudistes, il laissait éclater sa joie, dans la préface de l'ouvrage : *« Nous sommes très reconnaissants au P. Guillaume de Bertier d'avoir accepté, au soir de sa carrière d'historien, une tâche considérable où se concilient l'objectivité de l'historien chevronné et la sympathie du cœur pour tout ce qui concerne le cheminement de la vie eudiste. »*

LES DERNIÈRES ANNÉES

Depuis 1947, le P. de Bertier résidait dans la communauté eudiste de la rue Jean-Dolent, près de la prison de la Santé, à Paris. Mais en 1956, très soucieux de sa mère, veuve et isolée depuis si longtemps, il avait obtenu de résider avec elle, rue Decamps à Paris. Après le décès de Madame de Bertier en octobre 1964, il regagna le nouvel immeuble du 1 rue Jean-Dolent. Enfin, sans s'éloigner de ses confrères, il put se loger, lui et son imposante bibliothèque, dans un appartement au 6, rue Jean-Dolent.

Arriva le moment où l'âge et la santé ne lui permirent plus de vivre isolé dans ce petit appartement. C'est alors que le diocèse de Paris, conscient des services que le Père de Bertier avait rendus à l'Église de France et au diocèse, en particulier durant sa longue carrière d'enseignant à l'Institut Catholique, accepta de l'accueillir dans la maison réservée aux prêtres malades ou âgés du diocèse de Paris. Cette maison « Marie-Thérèse », toute proche de la place Denfert-Rochereau, avait été jadis donnée par Madame de Chateaubriand pour abriter les prêtres âgés ou malades de Paris ; nous savons aussi combien le P. de Bertier avait accompagné, durant toute sa carrière d'historien, la personnalité et l'action politique de Chateaubriand. Il dut apprécier de pouvoir jouir ainsi de l'hospitalité posthume du grand écrivain, durant ces dernières années où les voyages étaient devenus rares, mais où il aimait encore, à l'occasion, faire découvrir à des visiteurs la résidence de Chateaubriand, à la Vallée-aux-Loups, à Châtenay-Malabry, dans les Hauts-de-Seine.

Lorsqu'il dut renoncer aux sorties et aux promenades, et même aux films qu'il avait tant aimés naguère, il continua à recevoir des visiteurs parisiens, et surtout à s'adonner à la lecture dont s'était nourrie sa vie. Des compagnons, des contemporains ? Ils étaient devenus rares. Et pourtant, nous n'oublierons pas comment il eut la joie de recevoir la visite d'adieu que son vieil ami, son ancien supérieur général, put lui rendre quelques jours avant sa mort.

Mgr le Bourgeois, d'un an son aîné, était, lui aussi, cloué sur son lit de malade, à la résidence eudiste, toute proche. Le Père Pierre Angebault, qui savait que pour tous deux, nonagénaires, la fin était proche, réussit à amener chez le P. de Bertier, le 2 octobre 2004, son vieil ami, pour une visite qu'ils n'auraient pas osé espérer. Quelques jours plus tard, le 7 octobre, le P. Guillaume de Bertier s'éteignit dans la paix, trois mois avant le P. le Bourgeois.

Puisse cette brève notice d'amitié garder à ses confrères eudistes le souvenir d'un prêtre dont la discrétion ne saurait faire oublier les qualités d'intelligence et de cœur. Comme l'écrivait le P. Luc Crepy, supérieur des Eudistes de la province de France, « il a bien servi l'Église, la Congrégation de Jésus et Marie, et la France ».

Jacques VENARD eudiste,
avec la collaboration de Joseph RACAPÉ eudiste.